

hîmes nos barbelés, à travers lesquels les premiers blessés se traînaient déjà vers l'arrière.

Je regardai à droite et à gauche. La ligne de partage de deux peuples offrait un singulier spectacle. Dans les trous de marmite, devant la tranchée ennemie, que fouissait à chaque moment la tourmente de feu, sur un front qui se prolongeait à perte de vue, massés par compagnies, les bataillons de choc attendaient. A la vue de ces masses accumulées, la percée me parut chose faite. Mais trouverions-nous en nous la force de disperser les réserves adverses, de les isoler pour les détruire ? J'en avais la conviction. Le combat final, l'ultime assaut semblait venu. Ici, le destin de peuples entiers était jeté dans la balance; il s'agissait de l'avenir du monde. J'avais, bien que par la seule intuition, conscience de la gravité de l'heure, et je crois que chacun sentit à ce moment-là fondre tout ce qui en lui était personnel, et que la crainte sortit de lui.

L'atmosphère était étrange, brûlante d'une extrême tension. Des officiers, tout debout, se lançaient nerveusement des plaisanteries. Nous échangeions des signaux fraternels. Je vis Solemacher au milieu de son petit état-major, en manteau, comme un chasseur qui attend la battue par un jour frais, une pipe demi-longue au fourneau vert dans la main. Souvent, une mine lourde tombait trop court, soulevant un geyser haut comme un clocher, et arrosait de terre les hommes attentifs, sans qu'un seul courbât seulement la tête. Le tonnerre du combat était devenu si terrible que personne n'avait plus l'esprit clair. Il avait une puissance étouffante, qui ne laissait plus de place dans le cœur pour l'angoisse. La mort avait perdu ses épouvantes, la volonté de vivre s'était reportée

sur un être plus grand que nous, et cela nous rendait tous aveugles et indifférents à notre sort personnel.

Trois minutes avant l'assaut, mon ordonnance, le fidèle Vinke, agita dans ma direction une gourde pleine. J'y bus une profonde gorgée. C'était comme si j'avais avalé de l'eau. Il ne manquait plus que le cigare des offensives. Le souffle éteignit par trois fois l'allumette.

La fureur montait maintenant comme un orage. Des milliers d'hommes avaient déjà dû tomber. On en avait la sensation : les brouillards rouges étaient traversés de souffles spectraux. Le feu avait beau se poursuivre : il semblait retomber, comme s'il perdait sa force.

Le *no man's land* grouillait d'assaillants qui, soit isolément, soit par petits paquets, soit en masses compactes, marchaient vers le rideau embrasé. Ils ne couraient pas, ni ne se planquaient quand les immenses panaches s'élevaient au milieu d'eux. Pesamment, mais irrésistiblement, ils marchaient vers la ligne ennemie. Il semblait qu'ils eussent cessé d'être vulnérables.

Le grand moment était venu. Le barrage roulant s'approchait des premières tranchées. Nous nous mîmes en marche.

Parmi les masses qui s'étaient levées, on se trouvait pourtant solitaire; les formations s'étaient mélangées. J'avais perdu les miens des yeux; ils s'étaient fondus comme une vague dans le ressac. Seuls, Vinke et un engagé pour un an<sup>1</sup>, nommé Haake, étaient à côté de moi. Ma main

1. *Einjähriger*. Dans l'Allemagne d'avant 1914, les jeunes gens pourvus d'un certificat de fréquentation d'un établissement secondaire ou du diplôme de bachelier pouvaient ne faire qu'un an de service, à condition de s'armer et de s'équiper à leurs frais, et de devancer l'appel.